



1169
Imp. Martin.

1^{er} Mai 1872.

La Gazette rose
Coiffettes de L'entemps.

Coiffettes de la M^{me} Gagelin - Opigex - Passementerie et Rubans de la Glaucuse - Chapeaux de M^{me} Blexot - Fleurs de Outeis - Lingerie de M^{me} Godon - Ceinture Regente de Mesdames de Vertus-sœurs - Supon Bienvenu - Mouchoirs de Chapron - Gants Pompadour - Foulards de l'Union des Jades - Bijoux Alsace-Lorraine de Marc-Gueyton - Ombrelles de la M^{me} Dupuy - Chaussures de la M^{me} Souvenot - Parfums et Savons de toilette de la M^{me} Violon.

3. rue Rossini.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURS DE TRAVAUX A L'AIGUILLE, sous la direction de Mlle Braconnier-Delaune. — COURRIER DES THÉÂTRES, par Mme la comtesse Dash. — PARALLÈLE ENTRE LES EAUX MINÉRALES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER, par M. le docteur Constantin James. — LITTÉRATURE : LA SERVANTE (suite), par M^{lle} Caroline Gravière. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Obsèques de M. Alexandre Dumas père, à Villers-Cotterets. — La Société *La Vigilante*. — Congrès de l'Alliance universelle. — Grande séance annuelle des Crèches, à la Sorbonne. — Un traité de cuisine de M. A. Eugène Chapus. — Où est le brouet des Spartiates ? — Les courses du bois de Boulogne. — Y a-t-il encore des fêtes ? — Les fleurs du mois de mai. — Les bouquets de Mme Duluc. — Les roses d'Alphonse Karr dans l'*Autographe*. — Un emprunt aux *Guêpes* du 21 avril. — Les conférences du docteur Constantin James. — La huitième édition du *Guide pratique aux eaux minérales et aux bains de mer*. — Le rhum de la Martinique et l'hygiène.

Le printemps, qui s'était caché depuis plusieurs jours, s'est tout d'un coup montré splendide le mardi 16 avril, comme pour donner un rayonnement glorieux aux obsèques d'Alexandre Dumas père et pour répondre aux désirs de M. Alexandre Dumas fils, qui avait voulu que cette cérémonie fût moins un deuil qu'une fête, et moins un ensevelissement qu'une résurrection.

Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis la mort d'Alexandre Dumas père et depuis dix-huit mois il dormait dans le cimetière de Puy, près Dieppe, quand son fils, voulant accomplir ses dernières volontés, le fit transporter à Villers-Cotterets, sa ville natale; Villers-Cotterets, où il avait passé vingt années de son enfance; Villers-Cotterets, qu'il aimait tant !... Sa grande ombre a dû tres-

saillir quand, précédée du clergé et de la croix, elle a franchi le seuil du cimetière de Villers-Cotterets, où reposent tous les siens.

Alexandre Dumas père parlait toujours de ce cimetière de Villers-Cotterets avec une émotion douce et recueillie.

« Rien ne m'impressionne encore autant aujourd'hui, disait-il, que ces poétiques enclos des morts, touchant aux églises, avec leur maigre saule-pleureur, leurs pierres à moitié brisées et leurs croix peintes en noir, avec une seule inscription blanche disant le nom et l'âge des trépassés.

» Hélas !... si aujourd'hui je retournais dans le nôtre, outre la tombe de ma mère, combien de tombes amies y retrouverais-je ?... Presque tous ceux que j'ai connus dans mon enfance sont là; et comme le Christ, au commencement de la Rome chrétienne, je puis dire :

« — J'ai plus d'amis dessous que dessus.

» En somme, à tout cela j'ai dû un grand respect pour les choses saintes, une grande foi dans la Providence, un grand amour en Dieu.

» Jamais, dans le cours d'une vie déjà assez longue, je n'ai eu dans les heures les plus douloureuses de cette vie, ni une minute de doute, ni un instant de désespoir. Je n'oserais pas dire que je suis sûr de l'immortalité de mon âme, mais je dirai que je l'espère. Seulement, je crois que la mort c'est l'oubli du passé sans être la renou-

» ciation à l'avenir. Si l'on arrivait à donner la
» mémoire aux âmes, on aurait résolu le grand
» mystère dont Dieu garde le nom. Les âmes
» alors se souviendraient et l'immortalité serait
» révélée. »

Le cimetière de Villers-Cotterets renferme la tombe de Demoustiers, l'auteur des *Lettres à Emilie*, et celle d'un acteur du nom de Derosselle, qui joua autrefois dans les *Mousquetaires*.

L'emplacement réservé à la famille Dumas comprend trois tombes.

Sur la première on lit :

THOMAS-ALEXANDRE DAVY DE LA PAILLETERIE,
général de division,
né à Gérémie (île de St-Dominique)
le 25 mars 1782,
décédé à Villers-Cotterets le 27 février 1806.

Sur la seconde :

MARIE-LOUISE-ELISABETH LABORNET,
épouse du général de division Dumas
Davy de la Pailletterie,
née à Villers-Cotterets, le 4 juillet 1769,
décédée le 1^{er} août 1838

Et sur la troisième :

ALEXANDRE DUMAS,
né à Villers-Cotterets, le 24 juillet 1802,
décédé le 5 décembre 1870.

Tout Villers-Cotterets était en émoi; et plus de cinq cents personnes étaient venues de Paris pour rendre hommage à l'une des gloires contemporaines de notre époque.

M. Ferdinand Dugué, au nom de la commission dramatique, M. Emmanuel Gonzalès, au nom de la Société des gens de lettres, M. Emile Perrin, au nom de la Comédie-Française, M. Charles Blanc, au nom du ministre de l'instruction publique et de l'administration des Beaux-Arts, ont prononcé tour à tour des discours sur sa tombe.

Un architecte de Villers-Cotterets, M. Pottier, aurait mieux fait de s'abstenir que de prononcer un discours radical sur la tombe de celui que Dieu, dans sa clémence, a fait dormir du sommeil éternel avant le démembrement de la France et les horreurs de la Commune.

M. Alexandre Dumas fils a dit ensuite quelques paroles pour expliquer la raison qui lui avait fait ajourner jusqu'à ce jour la cérémonie funèbre qui réunissait les habitants de Villers-Cotterets et les amis de son père. Il avait attendu que les Prussiens eussent évacué le département de l'Aisne. Puis l'hiver était arrivé, et il avait voulu que le printemps, qui est la résurrection de la nature, fût pour ainsi dire la résurrection du souvenir de son père. Et le printemps s'était fait radieux et ensoleillé, et Villers-Cotterets avait pris un air de fête. Sans le char funèbre, les vé-

tements de deuil et les cierges allumés, on eût oublié qu'on escortait un mort à sa dernière demeure. C'est qu'Alexandre Dumas compte parmi les immortels et qu'il est toujours avec nous par ses œuvres multiples et par son génie. Chacun se racontait la bonté, la bienveillance et les traits de cœur et d'esprit d'Alexandre Dumas père. On ne parlait que de lui. Le but de M. Alexandre Dumas fils était atteint. On ne pouvait pas rendre d'hommage plus glorieux à la mémoire de l'illustre mort

Nous vous avons déjà parlé de l'association la *Vigilante*, qui est l'*Union des Amis du progrès par l'ordre et le travail*, et qui a pour but de réunir tous les hommes au lieu de les diviser. Les pauvres apprendront à connaître les riches et les riches seront les amis des pauvres, tout en étant leurs bienfaiteurs et en les guidant dans la voie du travail et de l'ordre. L'idée est grande et humanitaire, car elle s'applique à tous et à toutes.

La *Vigilante* fondera, dès que ses ressources le lui permettront, des *Sociétés* de secours mutuels en faveur de ses adhérents. Elle interviendra pour trouver de l'occupation à ceux qui en manqueront.

Elle couvrira de son patronage ceux qui se déplacent. Elle les recommandera *partout*. Elle les suivra *partout* de sa sollicitude, afin que *partout* ils trouvent aide et protection.

Il faut que les honnêtes gens se comptent et se groupent pour opposer une digue aux menées incendiaires de l'Internationale, qui n'a qu'un but : saper la société tout entière et démoraliser le monde.

D'autre part, le *Congrès de l'Alliance universelle* va tenir ses séances, au Palais de l'Industrie, à partir du 3 juin jusqu'au 8 juin 1872.

Les Sociétés scientifiques, bienfaitrices et industrielles de l'Europe et de l'Amérique sont invitées à prendre part à ce congrès et à faire connaître à M. le président de l'*Alliance universelle*, 19, rue de Penthièvre, à Paris, les délégués qu'elles voudront bien accréditer auprès d'elle.

Les principales questions soumises au Congrès de 1872 seront :

Pour les affaires internationales :

1° Etude historique des arbitrages dans les conflits internationaux ;

2° Etude historique des réquisitions en nature, en argent et en services personnels, faites en pays envahis depuis le commencement du siècle ;

3° Traitement des prisonniers de guerre.

Pour les affaires sociales :

1° Des grèves. Par quels moyens les diverses

grèves produites depuis vingt-cinq ans se sont terminées ;

2° Du mouvement des salaires, depuis cinquante ans, dans les diverses professions et les divers pays, considéré dans le rapport des salaires avec les bénéfices nets industriels;

3° Institutions de caisses de prévoyance pour les ouvriers (Caisses d'épargne; caisses de retraites, etc., etc.);

4° Institutions d'éducation religieuse et morale; d'instruction primaire et technique, à partir de la première enfance, pour les hommes et pour les femmes.

M. Marbeau, président de la Société des Crèches, est également président honoraire du Congrès de l'Alliance universelle. Tout ce qui est cœur, charité et amélioration des classes ouvrières, trouve dans M. Marbeau un appui généreux et dévoué. Il frappe à toutes les portes. Il ne se rebute jamais, car le nombre des Crèches est insuffisant pour abriter les nouveau-nés des ouvrières que leur travail oblige à s'absenter du logis. La plupart des enfants pauvres qui partent en nourrice ne reviennent pas. Ce sont de pauvres petits êtres sacrifiés d'avance. Et la France, aujourd'hui plus que jamais, a besoin de bras et d'hommes pour reconquérir son territoire et pour le défendre. Il faut donc, par tous les moyens possibles, fonder des Crèches et soutenir celles qui existent.

La grande séance annuelle des Crèches a eu lieu dimanche dernier, à la Sorbonne. Elle était présidée par Mgr Maret, évêque de Sura.

Le rapport qui a été lu par M. Marbeau démontre que la France ne pourra se relever que si elle parvient à fortifier le sentiment religieux et moral, à rendre l'éducation meilleure et ses mœurs plus conformes à la loi morale.

Comme les femmes ont sur l'éducation et les mœurs une influence bien supérieure à celle des hommes, le conseil d'administration de la Société des Crèches demande aux dames les plus pieuses, les plus charitables et par conséquent les meilleures, d'examiner chacune autour d'elles, et même un peu plus loin que leur quartier, la position des ouvrières et de leurs enfants, surtout des plus petits, surtout de ceux que le travail prive de leur mère pendant la journée. M. Marbeau a signalé un quartier (Charonne) où sont deux salles d'asile. Plus de 1,000 enfants y sont entassés, non sans inconvénients, et 200 ou 300 autres ne peuvent y être admis.

Ce quartier, si peuplé, n'a pas encore de Crèches pour les petits frères et les petites sœurs de 12 ou 13 ans et plus grands.....

Mgr Maret a fait un appel éloquent à la charité

inépuisable des Parisiennes et leur a rappelé les touchantes paroles du Christ en faveur des petits enfants: « Dieu bénira les efforts des saintes femmes qui le servent en servant l'humanité dans sa fleur! »

La musique et la poésie avaient donné leur gracieux concours à cette séance de bienfaisance. Mme Miliano, M. Delle Sedie, Mme Dreyfus, Mlle Joséphine Martin et M. Emile Sannet, qu'accompagnait son frère Auguste Sauret, ont été applaudis pour leurs beaux talents et pour leur bonne action.

Mme Armand Richault, entre les deux parties du concert, a dit, avec une grâce charmante, une aimable poésie d'Emile Deschamps. Tous les cœurs étaient émus. La cause des petits enfants était gagnée. Et pendant que les mains frémisantes d'émotion applaudissaient encore, elle a fait avec Mme Miliano, Mlle Joséphine Martin et Mlle Ségalas une quête pour les tout petits des Crèches.

Mme Anaïs Ségalas a dit ensuite une poésie que l'exil lui a inspirée: *les Parisiennes pendant le siège*, où son esprit, comme toujours, s'est associé à son cœur. C'est en parlant des Crèches et en s'en préoccupant qu'on les fera fructifier.

Notre petite *Gazette Rose*, d'ordinaire si futile et si mondaine, a d'abord déposé une couronne d'immortelles sur la tombe de Villers-Cotterets, puis elle a fait une halte dans le domaine du sérieux et de l'économie sociale. Ne nous en plaignons pas. Le démon est loin d'être terrassé. L'Internationale est la lutte du mal contre le bien, de l'enfer contre Dieu même. Tout en suivant les fêtes et les plaisirs du monde, on peut se recueillir en faveur de la France qui est toujours en danger et concourir à la sauver. Il est sans doute utile de s'inquiéter de la race chevaline, mais il est encore bien plus important de s'occuper de l'amélioration des hommes.

En attendant, c'est la cuisine qui l'emporte. Chacun tient à honneur d'être cuisinier et d'inventer pour le moins un plat extraordinaire. Tous les hommes d'esprit excellent dans l'art de la cuisine. Alexandre Dumas père était réputé pour ses matelottes, Alphonse Karr pour ses canards à l'ognon, et le baron Brisse pour ses menus. Mme la comtesse Dash publie en ce moment des menus culinaires dans la *Fantaisie Parisienne*, et M. Eugène Chapuis, le spirituel chroniqueur du *Sport*, fait un véritable traité de cuisine à propos du mois d'avril, qui est, à ce qu'il affirme, le mois gastronomique par excellence.

« En avril, dit M. Eugène Chapuis, les jambons de toute provenance sont à point, la plupart des poissons de mer donnent, les crevettes, le homard, le tourteau, les poissons d'eau douce, ainsi

que le saumon et l'aloze qui appartiennent aux eaux mixtes; l'huitre a toute sa saveur, la truffe est encore de saison, les asperges et les petits pois abondent, l'escargot *hiberne* est dans sa meilleure période, l'agneau a toute sa finesse, la gelinotte arrive encore de même que le *grapons*, la sarcell, le pilet et le canard sauvage sont des rôtis savoureux. Les fruits rouges seuls font défaut.

» On peut avec succès faire figurer dans un diner d'avril les mets que voici :

» Des grenadines aux pointes d'asperges, des quenelles de carpes au velouté, des côtelettes de pigeon, une selle de mouton à l'oseille, un pâté chaud d'anguille, des escalopes de saumon, des poitrines d'agneau aux truffes, des perches maître d'hôtel, des concombres farcis, une anguille piquée, un esturgeon à la broche, une bisque d'écrevisses, une provençale de queues de mouton, un hochepot de queue de bœuf, une gibelotte d'anguilles et de lapereaux. Ces indications peuvent se compléter en ce moment par des pâtés de bécasse de feu Collinet et des truffes entières farcies de crevettes et de foie gras.

» Il y a des plats anglais, des plats russes, italiens et allemands, qu'on peut produire ou du moins qu'on doit risquer.

» La plupart des dumplings aux fruits sont de ce nombre; le tourteau à l'irlandaise également, les soufflés italiens, les *stuffale* et les *zabayons*.

» Les *specknedeles d'Allemagne* et les *Wurstel mit green*, sans compter la choucroute alsacienne.

» La cuisine russe offre un vaste champ d'originalités culinaires à moissonner. Il y a le potage de betteraves froid à l'esturgeon, le potage purée d'ognons aux quenelles, la côte de sanglier à la petite russe, le cresson de fontaine aux pommes, le kissel de Canneberge, des gelinottes en salmis, le sterlet au vin de Johannisberg qui sera toujours un mets à événement sur une table française. Il faut en dire tout autant de certains plats créoles, notamment du catalon des tropiques qui est tout un poème, et de la soupe aux huitres des Yankees. »

Où est le brouet des Spartiates, dans ce temps de République où nous sommes? où est la vaisselle d'étain et la monnaie de fer?... M. Henri de Rochefort, que ses instincts luxueux ont amené fatalement à être républicain et chef de la Commune, avait une cuvette et un pot à eau en argent massif, avec deux savonnières en argent. Tels sont les républicains d'aujourd'hui. C'est une véritable banque Gambetta et Cie.

Les courses du Bois de Boulogne ont presque rappelé les courses d'autrefois. Même affluence

de monde et de toilettes. Les toilettes excentriques étaient portées, toujours comme autrefois, par des femmes connues ou voulant se faire connaître, tandis que les vraies grandes dames se distinguaient par une élégante simplicité.

La comtesse d'Harcourt avait une blouze noire Louis XV, garnie de flots de dentelle blanche, avec une mantille en dentelle de Chantilly, sans brides, ornée d'une longue plume blanche et d'une grappe de lilas blanc.

La comtesse Legonidec avait une blouze noire et des flots de dentelle noire, garnie de nœuds de faille bleue sur un jupon noir et bleu, avec une mantille noire sans brides ornée d'une longue plume bleue.

La comtesse de Saint-Paul, une blouze noire, avec flots de valenciennes, mantille noire et guirlande de roses roses.

La duchesse de Fezensac, une blouze noire, avec mantille de dentelle noire et bouquet de roses mêlées.

On remarquait aussi, parmi les toilettes de bon goût, Mme la baronne de Poilly, la comtesse de Montgomery, la comtesse de la Ferronaye, la comtesse de Louvancourt, la baronne de Rothschild.

La mantille a déjà essayé de se montrer il y a quelques années, lancée par la *maison Félix*, qui avait le droit de faire autorité dans la mode, et qui l'a encore.

Avec les confections qu'on portait, la mantille était gênante. Aujourd'hui, elle est d'autant plus élégante qu'elle s'entend avec la blouze Louis XV, et qu'elle la complète pour ainsi dire. Elle a donc toute chance de réussir. En outre de la mantille en Chantilly, la *maison Félix* se propose de la reproduire en dentelle blanche et en gaze de couleur, avec pouff de fleurs.

Les toilettes de la *maison Félix* sont également à citer. Elles sont très grandes dames et ne ressemblent pas à des costumes de bal travesti. C'est par la distinction que la Parisienne se fait autrefois reconnaître. Le type de la Parisienne, qui s'effaçait de plus en plus, va-t-il s'accroître de nouveau?...

Y a-t-il encore des fêtes?... Cherchons bien. A part les réceptions présidentielles et les soirées d'ambassade, nous trouvons les salons très calmes. On continue à recevoir dans l'intimité, tout en songeant à faire ses malles et à partir pour la campagne. Paris va émigrer de bonne heure cette année. Au mois de juin, voyageurs et voyageuses seront en route.

Ce mois de mai, qui est le mois des fleurs, tiendra-t-il toutes les promesses qu'on attend de lui?

Nous attendons les roses quand elles sont en pleine floraison à Nice.

Nous avons reçu, samedi dernier, des parterres d'Alphonse Karr, cultivés et soignés aujourd'hui par *Mme Duluc*, qui lui a succédé dans le royaume des fleurs, toute une moisson de roses et d'oeillets de différentes couleurs : roses thé, roses des quatre-saisons, roses du roi, roses mousseuses, roses à mille feuilles, roses blanches, roses pourpres. Quelles roses et quelles épines !... Mais aussi quel parfum et quelle fraîcheur !... Les roses de *Mme Duluc* nous font apprécier encore bien davantage les vers suivants signés d'*Alphonse Karr*, et que nous trouvons dans l'*Autographe* :

De leur meilleur côté, tâchons de voir les choses :
Vous vous plaignez de voir les rosiers épineux ;
Moi je me réjouis et rends grâce aux dieux
Que les épines aient des roses !...

Et savez-vous comment m'arrivent ces belles roses hâtives pour notre climat de Paris ?... Tout simplement coupées et blotties sur un doux nid de feuillage, dans une boîte de bois blanc. Jamais on ne se douterait qu'elles viennent de voyager. On ouvre la boîte, on les cueille une à une, et on a le plaisir de composer des bouquets mélangés dans des vases de Sèvres.

A propos d'Alphonse Karr, faisons un emprunt à ses *Guêpes* du 21 avril. Toutes nos lectrices vont nous remercier.

« J'ai rassemblé autour de moi bien des fleurs, belles, rares et variées. Je les regarde, je les admire, je les contemple, je les étudie avec un bonheur inouï. Mais celles dont le retour me cause de véritables ravissements, ce ne sont pas les plus rares, ni celles que chaque année les voyageurs apportent des pays lointains. Ce sont les hôtes anciennes des jardins et des champs qui se sont mêlées à nos premières joies et à nos premières tristesses.

Dans les fleurs des lilas et des ébéniers jaunes,
De mes doux souvenirs cachés comme des fleurs
La troupe joue et rit.

Certes, je possède les plus belles roses du monde ; eh bien ! celles dont j'attends le retour avec une sollicitude attendrie, ce n'est aucune de ces splendides nouveautés qui ont tellement enrichi les jardins depuis quarante ans.

C'est l'églantine à fleurs roses, dont je vois encore un pied immense, semé par le vent ou par un oiseau dans une fente de pierre du vieux pont de Saint-Maur, et dont les longs rameaux retombaient en guirlandes fleuries au-dessus d'une arche sous

laquelle nous allions pêcher, mon frère et moi, avec notre père, aux jours de notre enfance. Fleurs roses, qui s'humectaient du poudrin de l'eau de la Marne, et dont les pétales effeuillés s'en allaient au courant écumeux.

Puis aussi, souvenir plus récent et non moins cher, l'églantine à fleurs blanches, que les Anglais appellent *sweet-briar*, dont les feuilles exhalent une si douce odeur de fruit ; le réséda, l'iris violette des bois et l'iris jaune des rivages, l'aubépine des haies, le chèvrefeuille des bois, le *vergis-mein-nicht* des ruisseaux, le bluet des moissons, sont pour moi mille fois plus précieux que les magnifiques *ixias* et les *sparaxis* qui offrent en ce moment chez moi un si splendide tapis de toutes les couleurs les plus riches et les plus variées.

Ces belles fleurs, que je n'ai connues, que je n'ai possédées que tard, me plaisent comme de charmantes femmes que je verrais passer à la promenade ; — tandis que les autres sont des femmes que j'ai aimées, que j'aime toujours et qui ont l'air de m'aimer un peu.

Voici les lilas en fleurs ; leurs thyrses élégants entremêlent, dans un petit bois qu'ils forment dans un coin de mon jardin, toutes les nuances du violet égayées par le blanc. Leur parfum s'exhale dans l'air, et les abeilles viennent en bourdonnant enfoncer leur trompe dans le nectaire des fleurs.

Jamais je n'ai, je crois, examiné, étudié cette charmante fleur dans tous ses détails avec tant de curiosité, d'admiration, de tendresse, — peut-être la vois-je pour la dernière fois. — Dans quelques jours les corolles du lilas auront pâli et seront tombées.

Ils reflleuriront l'année prochaine ; mais reflleuriront-ils pour moi ?...

Aussi je leur demande cette fois tous les plaisirs qu'ils peuvent me donner ; je compare entre elles les couleurs, les nuances, les odeurs des diverses variétés et je les prie, pour la dernière fois peut-être, de me raconter, dans leur langage de couleurs et de parfums, mes souvenirs, ma jeunesse et mon cœur, qui, depuis longtemps, reflleurissent avec eux tous les ans.

Commençons par les lilas que, dans mon enfance, nous allions cueillir « aux Prés-Saint-Gervais », et dont nous rapportions des bottes, en même temps que les premiers hannetons. — Messieurs les enfants d'aujourd'hui connaissent-ils les hannetons ? Il leur faut maintenant des joujoux chers, qui flattent à la fois leur vanité, celle du donateur et celle des parents. — Les hannetons étaient à la portée de toutes les fantaisies et de

toutes les bourses; le prix en était peu élevé et le cours n'en variait presque jamais»

Quel parfum de poésie s'exhale de la plume d'Alphonse Karr!... Ne trouvez-vous pas qu'on respire avec bonheur toutes les senteurs des fleurs dont il parle et qu'il cultive?

Comme dernière nouvelle, qui a son importance hygiénique et médicale, M. le docteur Constantin James a repris ses conférences sur les eaux minérales, dans la salle du *boulevard des Capucines*, 39, et ouvert son cabinet de consultations spéciales pour les eaux, rue de Luxembourg, 51.

Enfin, il vient de faire paraître la huitième édition de son *Guide pratique aux eaux minérales et aux bains de mer*, sur lequel nous reviendrons dans notre prochain numéro pour en indiquer les points les plus importants.

Le *Guide aux eaux minérales* est un livre très important et très étendu, contenant des gravures des sites les plus pittoresques. Il est indispensable à toute personne qui se déplace et qui va demander aux eaux le retour de la santé.

Il faut qu'on reste bien convaincu de cet axiome, qui n'est nullement un paradoxe : c'est que la beauté dépend de l'hygiène, et que sans une bonne santé une femme ne peut jamais être belle. Elle sera distinguée, languissante, intéressante, parce qu'elle sera souffreteuse; mais elle ne sera ni belle, ni fraîche, ni blanche, ni rose.

Avec de la santé, une femme qui sait s'y prendre peut se rendre belle. Il faut donc courir après la santé si elle ne vient pas à nous. Tel tempérament exige des toniques; tel, au contraire, du laitage et de l'herbage. Les toniques peuvent se prendre en petite dose et d'une façon très agréable. Par exemple, les estomacs paresseux, délabrés et délicats, qui ont besoin d'un réactif, trouveront dans le rhum de la Martinique un tonique aromatique des plus précieux. Notez que je dis *rhum de la Martinique* et non rhum de la Jamaïque, parce que le rhum de la Jamaïque est introuvable comme la solution de l'avenir de la France. Mais qu'importe!... puisque le rhum de la Martinique l'emporte sur l'autre. Ne tirons-nous pas d'ailleurs de la Martinique nos meilleurs sucres, nos meilleurs cafés et nos meilleures liqueurs, telles que la crème de cacao, la crème de vanille et la crème de noyaux?

Le Rhum authentique de la Martinique provient de la propriété de M. de Sade et de M. le comte de Paviot. Il n'est point débité dans de grossières bouteilles carrées et épaisses, mais dans des bouteilles allongées et ambrées comme celles de la fine-champagne. On peut l'offrir tel quel sur les

tables les plus luxueuses. Il a déjà une brochette de décorations comme un rhum qui est en faveur et qui a su conquérir sa réputation. Il a obtenu *une médaille d'argent à l'Exposition universelle de 1867*; — *une médaille de première classe en 1866, à l'Exposition agricole*; — et *une médaille d'or à Altona*.

Le dépôt central du Rhum de la Martinique est n° 8, passage Saulnier, chez M. Ricquier, à Paris.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Les modes du jour n'en poursuivent pas moins leur éclosion élégante, en dépit du chevalier Printemps qui sera forcément obligé de revenir un jour ou l'autre. Il ne faut pas se laisser surprendre par lui et se préoccuper, au contraire, des toilettes printanières qu'on va porter dans le mois de mai et des toilettes d'été et de voyage qu'il faut préparer pour les eaux et pour la mer.

La maison *Gagelin-Opigez*, qui est l'une des grandes prêtresses de la mode, ne sait à qui entendre. Les corbeilles de mariage et les toilettes de saison disparaissent aussitôt qu'elles sont terminées. Le luxe triomphe encore, Dieu merci, pour l'industrie, le commerce et la libération de la France. Une femme élégante peut sacrifier à la mode tout en s'occupant du rachat du territoire.

Nous avons entrevu la semaine dernière une corbeille de mariage destinée à l'une des plus nobles jeunes filles du faubourg Saint-Germain.

La toilette de mariée, en splendide poul de soie blanc, avait le devant de la jupe tout uni, avec large tablier simulé de chaque côté par un large revers en poul de soie blanc, encadré d'un volant de point à l'aiguille, tuyauté, d'une hauteur de 35 cent. Ces revers, tuyautés en point à l'aiguille et en poul de soie blanc, se rejoignaient par derrière au milieu de la jupe avec large nœud de dentelle et de poul de soie blanc.

Le corsage, à pointe devant, faisait gilet, et par derrière décrivait un habit Louis XV, avec revers tuyautés sur les hanches, remontant par devant en bretelles Louis XV. Les manches Louis XV se terminaient par un sabot de plissés de tulle, soutenant un volant de point à l'aiguille.

Cette corbeille se complétait par une robe *Che-nonceaux*, une robe *Manon* et une robe *Marguerite*,

dont nous avons déjà donné la description dans nos précédents courriers.

Comme toilette de voyage pour la jeune fiancée, citons le costume *Rimini* en faille et cachemire violet. Le jupon en taffetas violet est garni d'un volant de taffetas brodé, surmonté de deux grosses ruches de taffetas dentelé et rouleauté de cachemire. La tunique *Rimini* est en cachemire dentelé et brodé dans la dent, ouverte devant et retroussée de chaque côté très en arrière, avec de gros nœuds en écharpe de soie violette. Elle est boutonnée jusqu'à la ceinture et fermée avec un nœud. La taille est très longue et très cambrée derrière à l'italienne.

Parlons des créations nouvelles dues à l'inspiration fantaisiste de *M. Yves Opigez* qui continue les traditions d'élégance et de bon goût de la *maison Gagelin*.

C'est un costume *Mignon* en faille ré-séda et bleu paon. La première jupe est garnie d'un plissé de faille ré-séda, surmonté d'une torsade de passementerie assortie. Au-dessus de ce plissé, se fronce un haut volant monté avec deux torsades de passementerie et arrêté par un chardon de passementerie. Ce dentelé est doublé de faille bleu paon dépassant les dents et faisant liseré. Une tunique, très courte devant et très longue derrière, est ornée du même volant froncé et dentelé dans le style de celui de la jupe. Cette tunique est coulissée derrière et peut se gonfler à volonté. Le corsage est boutonné devant en pointe. Une garniture de torsade, de passementerie et de chardons décrit une sorte de gilet et encadre la hanche découpée en basque carrée. Par derrière le bas du corsage est garni d'un volant froncé comme celui de la jupe et de la tunique faisant basque, et par conséquent *très haute nouveauté*. Les manches sont taillées en biais, avec même volant disposé en sabot.

Puis un costume *Don Juan*, en batiste écrue, doublée de taffetas rose. Les volants de batiste brodés, froncés, surmontés d'un volant de batiste plissée, avec entredeux garnis de valenciennes faisant tête. La jupe du costume est garnie en tablier devant. Et la casaque *Don Juan*, en batiste écrue, est bordée d'un volant froncé brodé avec entredeux à jour. Le corsage est doublé de taffetas rose, avec décolleté carré.

Cette casaque est retroussée derrière avec une écharpe de taffetas rose partant du côté droit et traversant toute la jupe par devant, en se nouant par derrière en larges pans roses.

N'oublions pas la grande fantaisie de la *maison Gagelin-Opigez* qui va faire sensation et genre.

C'est la *couverture Monaco*, faisant à la fois manteau et couverture de voyage.

Cette couverture Monaco est d'une originalité extrême et d'un prix si peu élevé qu'il n'y a plus une seule voyageuse, et même un seul voyageur, qui ne voudra avoir sa couverture Monaco. Avis aux voyageurs, nos lecteurs, et aux voyageuses, nos lectrices...

On revient à la passementerie, tout en accordant aux rubans la priorité de la mode. Jamais les femmes ne se sont tant enrubannées depuis les pieds jusqu'à la tête. Rubans de taffetas, rubans de faille, rubans chinés, rubans Pompadour, se disputent la vogue. La *Glaneuse* a pour le moins quarante nuances différences. Tant que cela!... Il le faut bien, car chaque nuance se décompose en dix teintes graduées, pour arriver à l'ombre de la nuance même. Les teintes Watteau, c'est-à-dire très douces et très tendres, l'emportent sur les teintes vives et éclatantes. Le vert ré-séda, le bleu Paon, le vert pré, le rose pâle, le bleu pâle et le lilas pâle sont les nuances recherchées et appréciées des jolies femmes, car il faut être jeune, fraîche et blanche pour lutter avec toutes ces nuances Watteau. Les teintes vives se reflètent sur le visage et le colorent, tandis que les teintes douces ne lui donnent aucune animation.

La ceinture, que les corsages à gilet ont tenté de détrôner, reste toujours l'ornement le plus gracieux de toute toilette élégante. Quand le corsage est à gilet, elle se réfugie derrière en gros pouff avec pans flottants. Pour cette saison printanière, on noue les ceintures de côté. Ce genre est charmant en crêpe de Chine et en taffetas.

La ceinture Pompadour en très large ruban chiné fait actualité et genre. La *Glaneuse* peut revendiquer la gloire industrielle d'avoir les plus beaux rubans chinés de la fabrication française. On dirait de véritables aquarelles de fleurs. Les uns sont colorés de bouquets des champs, les autres sont illustrés de toutes les fleurs de mai attachées avec des nœuds Watteau, sans oublier les papillons qui voltigent et les scarabées qui se glissent dans le calice des fleurs.

La ceinture *Glaneuse*, chinée ou brodée de bouquets des champs avec épis de blé, se reproduit en large ruban de faille blanche et de faille noire.

Rappelons encore l'écharpe *Romaine*, aux couleurs nationales de l'Italie, et l'écharpe *Brésilienne*, avec rayures de satin noir alternant avec rayures de faille rose, jaune, bleue, grise, ponceau, lilas, etc... On peut choisir entre toutes ces nuances le ruban brésilien. La *Glaneuse* tient encore un succès féminin avec ses rabats, ses jabots, ses cravates et ses nœuds en crêpe de Chine mélangé de valenciennes ou de malines.

Ces mêmes genres de rabat Louis XIII, de jabot Louis XIV, de cravate Louis XVI, et de nœuds girondins, pompadour et alsacien, se répètent en taffetas et en faille.

La dentelle de laine se porte beaucoup en toutes couleurs assorties aux étoffes, à plus forte raison en noir. La *Glaneuse* en a un choix très grand, à un bon marché réel.

Le voile-écharpe et le voile-mantille auront les honneurs du chapeau rond, dont la *Glaneuse* fait une spécialité coquette en ce moment, et dont on peut admirer les différents *specimen* dans ses vitrines de la *rue de la Chaussée-d'Antin*, n° 7.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons le détail et le prix des boîtes de mercerie qu'on doit emporter dans sa malle.

Parlons des chapeaux printaniers et des chapeaux pour les eaux et la campagne. Il y en a de plusieurs formes différentes, plus fantaisistes les unes que les autres. Il s'agit donc de choisir le chapeau qui embellit, qui rajeunit et qui s'entend avec la physionomie du visage. De la coiffure dépendent presque toujours la beauté et l'élégance de la femme. Telle personne qui produit un grand effet avec ses cheveux surélevés et étagés en édifice serait peut-être très ordinaire avec ses cheveux disposés tout autrement. Les chapeaux sont très ornés de fleurs et de rubans; on revient aux guirlandes entourant la calotte et retombant par derrière en deux traînes. Il est de mode aujourd'hui et presque indispensable d'avoir un chapeau de dentelle noire parmi sa collection de chapeaux printaniers et de chapeaux d'été. Le chapeau de dentelle noire est remplacé par la mantille Louis XV en chantilly, ornée d'une branche de fleurs ou d'un pouff de ruban et d'une plume. Vous trouverez cette mantille Louis XV chez *Mlle de Bongars*, 1, *rue d'Antin*, ainsi que les chapeaux suivants :

★★

Un chapeau de paille de riz écrue avec calotte très haute devant et fuyant derrière. Bord relevé en diadème tout autour et doublé de velours noir. Autour de la calotte, large velours noir se nouant en cataquois derrière, avec un nœud de velours noir derrière et deux longs pans. Cette cataquois de velours est surmontée de deux larges nœuds de velours sans pans, dont le derrière s'étale sur la calotte et retient une aigrette blanche de Russie, tandis qu'une rose de Bengale, avec un bouton sans feuillage, s'épanouit dans le second nœud de velours. Brides de velours noir s'attachant de côté.

★★

Un chapeau Watteau en paille de riz, avec bord

relevé tout autour, doublé d'un biais de faille bleu-turquoise. Autour de la calotte, écharpe ourlée en faille bleue, se nouant derrière en large nœud aigrette composé de trois coques et d'un pan en biais tombant derrière. Une guirlande de boutons naissants et de tiges de feuillage s'enroule sur la torsade faille et retombe par derrière en deux traînes inégales, en s'épanouissant en grosse rose d'un côté et en boutons à moitié éclos de l'autre. Deux rubans n° 7 se nouent par derrière sur le chignon, avec de très longs pans.

★★

Un chapeau rond en faille noire, avec bord relevé orné de biais de faille et de biais de gaze grenadine noire. Autour de la calotte, torsade en gaze grenadine ourlée, s'enlaçant par derrière en cataquois avec des rubans de faille. Par derrière, bouquet de quatre coques de faille attachant une tête de plumes blanches, une aile d'oiseau bleu, et une longue plume noire flottant à l'espagnole. Deux rubans n° 7, en faille noire, se nouent sur le chignon.

★★

Un chapeau de paille de riz noir, avec bord relevé d'un côté par un bouquet de roses. Large torsade de tulle-dentelle noire tombant par derrière avec un gros nœud de trois coques. Un gros bouquet de roses assorties s'épanouit dans le nœud de ruban. Brides de faille.

★★

Voilà des chapeaux simples et de bon goût, n'est ce pas?... *Mlle de Bongars*, qui est une violette dans la flore industrielle, n'a d'autre but que de conquérir votre bienveillance à toutes, chères lectrices, et ne prétend pas vous imposer des conditions onéreuses.

Nous vous avons promis d'autres détails sur les actualités de deuil de la *Scabieuse*. Une chroniqueuse n'a qu'une parole. Et nous allons faire halte 10, *rue de la Paix*.

Complétons d'abord la série des chapeaux de deuil que nous avons commencée dans notre numéro du 1^{er} avril. Nous vous dirons ensuite les parures de jais en vogue, les parures de lingerie, les étoffes et les costumes qui partiront aux eaux à la fin du mois de mai.

★★

Un chapeau demi-deuil avec ravissante petite passe en tulle uni découvrant la coiffure. Un grand voile de tulle retombe légèrement sur le chignon par derrière. Un ruban noir doublé de blanc encadrant le chignon se noue derrière sur le voile

de tulle, avec bouts flottants. Sur le côté, branche de lilas blancs faisant traîne, avec barbe de tulle.

Un chapeau unique, forme spéciale à la *Scabieuse*, en tulle de soie imitant la paille, avec petit intérieur en dentelle. Une jolie draperie de tulle brodée de jais entoure le chapeau et vient tomber négligemment sur les cheveux. De côté, bouquet d'avoine de jais faisant traîne. Brides de faille.

Un chapeau Maintenon, très seyant et très élégant, pour une dame d'un certain âge, se composant d'une passe bouillonnée en tulle à pois. Sur le devant un diadème de feuillage de jais mélangé de dentelle. De côté, très jolie fantaisie plume noire, faisant touffe et retombant gracieusement sur une fanchon de tulle encadrée de dentelle qui cache entièrement les cheveux. Brides en faille, avec barbes de dentelle se rouant dessus.

Passons aux chapeaux ronds.

Un chapeau *Andréa*, en paille de riz noir, avec calotte demi-haute et bord baissé. Ce chapeau est garni d'une écharpe en tulle rattaché de côté par un bouquet de plume et des étoiles de jais.

Une toque *Toréador* en paille noire, avec bord relevé, bordé de velours noir. Double torsade de faille garnissant la passe. Nœud de faille de côté, avec mélange de feuilles de jais. Un gros nœud de faille noué sur le chignon termine le chapeau.

La *Scabieuse* offre encore aux jolies désolées de ravissantes coiffures de deuil, telles que :

Une coiffure en dentelle noire coquillée retombant sur les cheveux, avec guirlande de lilas blanc, voilé par un bouillonné de tulle.

Une fanchon de tulle retenue par des coques de ruban. Traîne de lilas retombant sur la fanchon.

Une coiffure de dentelle noire, avec bouquets de violettes cachés dans la dentelle. Une mantille de dentelle sur laquelle retombe une traîne de violettes par derrière.

On peut sortir avec cette coiffure qui retombe dans la catégorie des mantilles Louis XV.

Pour coiffure d'intérieur :

C'est une très jolie Charlotte Corday en dentelle noire, avec flots de rubans noirs et nœud papillon sur le sommet de la tête attachant de côté un bouquet de violettes, une branche de lilas lilas ou une rose blanche.

Et un ravissant *nœud Alsacien* pour jeune femme, en faille et dentelle, retenu au milieu par un oiseau de jais. Grand pan de faille et dentelle retombant derrière.

Le jais, qui est le diamant des toilettes de deuil, est aussi le bijou de fantaisie pour les jolies femmes qui se mettent en noir par coquetterie.

La *Scabieuse* a fait éditer exclusivement pour ses belles clientes des parures de jais qu'elles ne trouvent pas ailleurs, telles que des parures complètes de pensées, de roses, d'épis, de pâquerettes, de fleurs de lys et de muguet. Des châtelaines de jais; des rivières de jais taillé en diamant, avec pampilles de jais, pour toilette décolletée; des colliers draperie; des colliers russes; un collier de levrette reproduit avec de toutes petites plaques de jais taillé adhérentes les unes aux autres, faisant le tour du cou, avec gros grelot de jais; un bracelet jarretière frangé; un peigne espagnol très haut en jais taillé pour soutenir la mantille de dentelle noire; un diadème en étoiles de jais; un diadème d'épis; un autre diadème de marguerites; des cercles de jais; des serpents de jais; des bandelettes grecques; et toute une collection de médaillons. Il y a du choix, comme vous voyez.

Il en est de même des étoffes printanières et de toutes les spécialités du deuil. Les ombrelles ont remplacé les manchons.

Les ombrelles à l'ordre du soleil sont l'*ombrelle Maintenon* faisant canne qu'on porte à la promenade, avec le costume Louis XIV et Louis XV. Le manche est en ébène ou en écaille, et l'ombrelle en taffetas noir doublé de soie blanche, de soie violette ou de lilas. Ce même genre d'ombrelle Maintenon se reproduit en blanc gris, bordée d'un volant de taffetas noir découpé, surmonté d'un entredeux de dentelle noire et d'une dentelle blanche de Lille. C'est très élégant.

Les ombrelles de grand deuil se recouvrent de crêpe anglais. Pour toilettes de voiture, l'ombrelle Marquise est la seule qui ne soit pas trop gênante. La *Scabieuse* la recouvre en chantilly ou en guipure.

Nous parlerons des ombrelles de fantaisie, qui ressortent complètement du deuil, dans notre Courrier du 15 mai. Elles seront enrubannées et fleuries comme des houlettes de bergères du temps de Florian

Revenons à la Scabieuse et à ses étoffes printanières. Elle a fait éditer des tissus spéciaux et charmants, à commencer par la grenadine de laine de *Chantilly*, c'est-à-dire à dessins fleuris. Tout est fleurs aujourd'hui... dans le monde seulement, hélas ! La grenadine laine Chantilly, brochée noir sur noir ou rayée satin, reproduit de très jolies tuniques Louis XV sur jupon de faille à volants.

Pour toilettes de deuil plus habillé, il y a la Gaze de Chambéry unie ou à rayures de satin, la grenadine sergée plus épaisse et plus mate, et des taffetas légers camaïeux de deux tons gris, ou rayés gris sur gris.

Citons encore du Chaly noir sur noir ou noir et blanc pour costumes, de l'excellent poul de soie noire, *garanti* à 6 fr. 75 c., et de la faille *Bonnet*, *inusable*, fabriquée exclusivement pour la *Scabieuse*, en deux qualités différentes, à 10 fr. 50 c. et 11 fr. 75 c. le mètre.

Comme toilettes de campagne, il y a des percales fond noir à ramages blancs ou fond blanc à ramages noirs, à 1 fr. 35 c., et une variété immense de petites fantaisies grisailles chinées, ayant les reflets de la soie, tout en étant très bon marché, à 2 fr. 40 c. et 2 fr. 75 c. le mètre.

On peut donc suivre la mode et adopter les toilettes du jour, sans faire pour cela des dépenses extravagantes. Le tout est de savoir s'y prendre. Avec de la percale, de la toile cretonne et des étoffes de fantaisie, mi-soie, mi-laine, on peut obtenir des costumes très élégants et très fantaisistes. Il en est de même du foulard. Il n'y a pas d'étoffes, si ce n'est le cachemire et le crêpe de Chine, qui se prête aux combinaisons de la mode comme le foulard *Bénarès*, le foulard *Pompadour*, le foulard croisé, le foulard à pois, le foulard rayé, le foulard bouquetière à fleurettes et le foulard à dispositions multiples et variées.

Le foulard est souple et soyeux. Il n'a pas le *frou frou* cassant du taffetas, ni la lourdeur mate de la faille. Il est léger, vaporeux et solide tout à la fois. C'est l'étoffe d'été par excellence. Le foulard se prête d'ailleurs aux caprices multiples de la mode, tant pour les costumes unis que pour les costumes de fantaisie.

Les tuniques Louis XV, avec gros pli derrière, et les tuniques polonaises, avec basques habit, en foulard Pompadour à larges bouquets colorés de roses ou d'œillets, sont très élégants sur des jupons de foulard uni à volants ou des jupons avec plissé faisant demi-jupe. Les tuniques en foulard blanc à ramages de feuillage et de fleurs, sont tout à fait Watteau sur des jupons rose, bleu vert ou marron de nuance très douce et très ef-

facée. Le coloris est caché pour ainsi dire dans une demi-pénombre. Avec six costumes de foulard, une merveilleuse peut défrayer la saison d'été. Le foulard noir *Bénarès*, très souple, très épais et très brillant remplace avantageusement la faille noire. En nuance écru, il est le *nec plus ultra* de la fabrication des foulards. Il est aussi une étoffe nouvelle, le *Swatow*, tissée avec de l'écorce d'arbre, qui coûte très bon marché, qui se lave comme de la batiste et qu'on emploie comme toilettes de campagne.

Le foulard Tussore (de provenance directe des Indes) en nuance naturelle, le crêpon de l'Inde et le crêpe de Chine sont les trois tissus luxueux qui font prime d'élégance à l'Union des Indes. Mais il est un foulard fond blanc à petites feuilles épar-ses vertes et lilas, une brise printanière ayant passé sur un massif de lilas en fleurs, que bien des jolies femmes voudraient porter, si elles savaient qui l'a choisi et qui l'a fait venir en Angleterre.

Priez l'Union des Indes de mettre ce foulard effeuillé dans sa collection d'échantillons, si vous la lui demandez, 1, rue Auber, maison du Grand-Hôtel, en face du nouvel Opéra; l'Union des Indes, par l'entremise de la Gazette Rose, vous prie très humblement de ne pas garder longtemps la collection d'échantillons et de la retourner tout de suite, parce qu'il y a une quantité innombrable de demandes inscrites.

Que de choses nouvelles nous avons encore à vous dire... et sur les ombrelles enrubannées et sur les chaussures Louis XV, ornementées de pouffs de ruban. Ce sera pour le prochain numéro. La maison *Jouvenot* aura, d'ici quinze jours, créé les chaussures de voyage, de villes d'eaux et de bains de mer. Attendez-vous à des surprises.

En attendant, si vous tenez à prouver que vous avez un joli pied ! en descendant de voiture, allez bien vite demander à *Jouvenot*, 165, rue Saint-Honoré, près du Théâtre-Français, un soulier Louis XV, en satin noir, avec nœud Watteau en ruban de faille noire et de faille rose. Le mélange de deux nuances de ruban fait nouveauté sur la chaussure.

Il ne s'agit pas seulement d'avoir un pied effilé et cambré, ce qui est infailliblement un signe de race, il faut aussi que la femme du monde ait des mains admirablement bien soignées et des ongles lustrés et roses. La beauté des ongles et des mains peut s'obtenir, et les ongles qui ne sont pas roses naturellement peuvent le devenir, de même qu'on peut fixer sur le visage le duvet de la pêche, en défiant l'œil le plus scrutateur de s'en apercevoir.

L'habileté de la femme consiste à s'embellir sans que personne ne s'en doute. Il faut, pour cela, des conseils expérimentés et féminins où la jalousie ne puisse pas être en jeu. Il est une jeune femme, élégante naturellement, et très bien élevée, qui dirige, 5, rue Meyerbeer, un luxueux magasin, ayant pour blason industriel : *Aux parfums de France et d'Angleterre*. C'est vous dire que tous les articles français et anglais tant en parfumerie qu'en broserie, qu'en foulards, mouchoirs, cravates, gants et articles de fantaisie y sont déposés. En entrant dans ce magasin d'une simplicité de bon goût, noir, or et rouge, on comprend que tous les articles sont choisis et qu'on va trouver la quintessence de l'industrie anglaise et française.

Par exemple, pour lustrer et roser les ongles, on trouve l'*Email du Sérail* qui se pose sur les ongles avec un pinceau et qui y reste fixé même en se lavant ensuite les mains. C'est de l'émail purpurin. L'eau glisse dessus. Essayez-en, et vous y reviendrez avec reconnaissance. De même qu'à la *Fleur de Cygne* pour velouter, blanchir, adoucir et rafraîchir la peau. La *Fleur de Cygne*, préparée à la glycérine et parfumée à la maréchale, donne au visage un véritable duvet juvénile. Ce n'est ni du blanc ni du fard, c'est un duvet qui effleure à peine le tissu dermal tout en le protégeant. On s'humecte d'abord le visage avec de la glycérine anglaise déposée uniquement rue Meyerbeer, puis, avec un peu de coton, on met de la Fleur de Cygne et on obtient un teint délicat, distingué et charmant. C'est aussi rue Meyerbeer que vous aurez le *gant Pompadour*, la *jarretière Déesse* et la *jarretière Ninon*, s'attachant avec des fleurs en ruban de toutes couleurs. Nos premiers parfumeurs français sont représentés rue Meyerbeer, la *maison Violet* en tête. Nous l'avons dit bien souvent, et nous le répétons encore aujourd'hui : « La femme qui se laisse vieillir est celle qui le veut bien, car la chimie, la science et l'industrie se sont associées pour réparer des ans les très réparables outrages. Il faut d'abord prévoir et ne pas attendre ni les rides, ni les cheveux blancs. A quoi bon laisser arriver peu à peu la décrépitude. Pense-t-on y échapper?... Les cheveux blancs sont plus longs à se recolorer que faciles à conserver leur nuance primitive. C'est pourquoi une eau recolorante est préférable à toute espèce de teinture immédiate.

Dé toutes les eaux préconisées dans les réclames, il y en a peu qui possèdent les qualités qu'elles annoncent. Une seule est authentique et efficace, c'est l'Eau de la Floride, qui compte près de vingt ans de succès, et qui est détaillée et préparée avec des principes vivifiants et minéraux recueillis dans

la Floride même, par un géographe voyageur. L'Eau de la Floride fit à Paris une grande sensation. Tous les cheveux blancs disparurent tout d'un coup. On ne rencontrait plus que de jeunes vieillards qui avaient mis leur cœur à l'unisson de leur chevelure.

Depuis le succès de l'Eau de la Floride la spéculation s'en est mêlée, et c'est à qui fait surgir une eau de la première fontaine venue. Loin de nuire à l'Eau de la Floride, les eaux rivales n'ont fait que constater sa supériorité. Elle recoloré tous les cheveux appauvris, quel qu'ait été leur teinte : noir aile de corbeau, noir d'ébène, rouge vénitien, blond doré, châtain cendré. Un seul flacon suffit pour la régénération de la chevelure, mais il faut continuer le traitement si l'on veut conserver la nuance qu'on a acquise. On peut demander l'Eau de la Floride à M. Guislain, 112, rue Richelieu, au coin du boulevard Montmartre.

Et puisque nous conseillons aux femmes de lutter contre la veillesse, indiquons-leur une petite brochure éditée par la maison Violet : *l'Art de s'embellir*. Avec les *Talismans de la beauté*, également compulsés et rédigés par la maison Violet, il est impossible qu'une femme intelligente ne conserve pas la jeunesse éternelle de Ninon de Lenclos.

Dans *l'Art de s'embellir*, il est question des fards et de leur emploi.

La maison Violet a l'honneur d'être fournisseur brevetée des cours d'Angleterre, de Russie et d'Espagne. La plupart des souverains daignent se servir de ses parfums et de ses fards. Elle a donc été obligée de classer les fards qu'elle a édités, tant pour la cour que pour le théâtre et la ville.

Les fards de la maison Violet sont donc répartis suivant leur destination et l'effet des lumières :

1° Fards blancs, roses et toutes les nuances pour le teint.

2° Fards pour la maison.

3° Fards pour la ville et les courses.

4° Fards pour le jour.

5° Fards pour la lumière.

6° Fards de cour et de grand gala.

7° En préparations pour les yeux.

8° Préparations pour les lèvres.

9° Réseau d'azur pour les veines.

10° Teintures et poudres pour les cheveux.

11° Poudre pour les ongles.

12° Accessoires pour l'application des fards.

13° Compositions hygiéniques, pour enlever les fards, lotionner la peau, conserver la santé et lui rendre sa fraîcheur.

Il y a, dans la splendide installation de la maison Violet, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, dans la rotonde du Grand-Hôtel, un

salon d'essai pour les fards, où les femmes trouveront également la Boîte de Jouvence, qui renferme tous les talismans les plus précieux et les plus mystérieux pour la beauté.

C'est surtout par des compositions hygiéniques et spéciales que la maison Violet s'est révélée en parfumeur-chimiste de premier ordre.

Citons parmi ses dernières créations :

La Crème de beauté à la glycérine.

La Pâte émulsive, à la glycérine.

Le Glycérolé tonique et rafraichissant, au quinquina et aux roses de Parme, pour la toilette des femmes, recommandé par tous les hygiénistes.

Le Savon royal de Thridace, médaillé à toutes les expositions.

La Savon cold-cream, le Savon chinois et les Savons assortis à l'odeur préférée.

Les Eaux de Cologne impériale, de la Reine des Abeilles et des Souverains.

Les Eaux de toilette de Lavande, de la Reine des Abeilles, des Souverains, Scotia Lavande, Ambrée, Rosée des Abeilles, aux Violettes de Nice, au Parfum préféré du Jockey-Club.

Vinaigres aux violettes d'Italie aromatiques, Laits et Lotions.

Eau de beauté, Lait de roses, Lait de violettes, Pommades.

Crème duchesse, Nutritive, Floreine Violet, Ylany, au Baume de violettes, Farnèse.

Poudre de riz à la violette et aux lys de cachemire.

Extraits d'odeurs pour le mouchoir.

Fleurs de France de la Reine des Abeilles, Ess. bouquet, Gouttes de violettes d'Italie, Frais coupé, Jockey-Club, Rose de Mai, Fleur de lys, Rose moussue.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

COURS DE TRAVAUX A L'AIGUILLE

SOUS LA DIRECTION INTELLIGENTE DE Mlle BRACONNIER DELAUNE,

67, rue des Saints-Pères.

Nous voici dans le mois de mai ; le mois de la Sainte-Vierge et des fleurs. Qui ne voudra faire une bannière en l'honneur de la Vierge Marie, ou broder une étoile pastorale pour célébrer sa gloire et ses louanges ?

Citons quelques étoiles disposées par Mlle Braconnier-Delaune, dans les traditions bibliques qu'elle respecte religieusement :

1° Une étoile pastorale de forme romaine, avec fleurs de lys nuancées, teintes moyen-âge, grim-

pant avec feuillage vert et or et tiges bois foncé. De distance en distance, une petite couronne ducal enchaîne les branches de fleurs, se détachant sur un fond blanc mat. Sur les pans de l'étoile, une croix en or nuancé ressort sur un fond bleu d'azur, dans un médaillon. Cette étoile est d'un style parfait et authentique. Elle représente tout à fait la broderie et la renaissance italienne.

Pour grand mariage, elle produit un effet splendide. Toute échantillonnée et dessinée, avec les fournitures en soie et nuances très fines, elle est de 65 francs.

2° Une étoile de style quatorzième siècle, rappelant le genre gothique, avec vitraux richement colorés, plus ouvragé que la première, est de 70 francs.

D'autres étoiles plus simples, tout en conservant un cachet artistique et de bon goût, méritent également d'être décrites.

L'une, avec arabesques fleuries, est d'un prix moins élevée et ne vaut que 50 francs. Une autre, en fond laine, est de 35 francs. Cette dernière peut se faire sur fond violet ou fond rouge.

Les Chasubles surtout sont en grande faveur en ce moment. On dirait que toutes les femmes riches et du grand monde se sont donné le mot pour réparer les désastres de nos pauvres églises si éprouvées. C'est à qui veut arriver la première. Noble et touchante ambition, que le Seigneur doit indulgencier et accueillir avec bienveillance !...

Mlle Braconnier-Delaune ne peut compter le nombre de chasubles qu'elle a préparées et échantillonnées.

Il y en a de très faciles à broder et à reproduire et quise font très vite. On dirait que les fleurs en teintes plates sont estompées et chinées. C'est un véritable pastel et une perfection de travail que Mlle Braconnier-Delaune a acquis, pour faire ressortir et faciliter le travail des points de compte si connus depuis longtemps.

Il y a des chasubles de tous les prix et de tous les styles dans la *Maison de la Sainte-Enfance*, que Mlle Braconnier-Delaune dirige avec une supériorité industrielle digne de tout éloge.

Elle exécute en ce moment de vieilles tapisseries, genre Gobelin par le dessin et la nuance des laines. C'est un travail de fée. Les grands ameublements et surtout les luxueux ameublements recherchent les tapisseries d'autrefois et les font reproduire, quand ils ne trouvent pas les types qu'ils désirent.

On renonce complètement à la tapisserie point de compte pour ameublement, qui ressemble par trop à des étoffes appliquées.

Mlle Braconnier-Delaune s'attache surtout à rappeler les jolies tentures (genre Louis XIII), qu'elle

embellit encore. Le style Louis XIV plaît aussi beaucoup. Il se reproduit avec des arabesques d'une légèreté exquise, mêlées à des chimères et à des figures allégoriques. Rien ne peut rivaliser avec ce genre de tapisserie, qui s'entend avec toute espèce d'ameublement. La tapisserie genre Beauvais plaît tout autant que le genre Gobelin, avec fleurs très tendres sur fond éclatant. On fait aussi beaucoup de bandes avec œillets rose pâle sur fond bleu, et œillets rouge vif sur fond jaune or. Ces bandes, destinées à des chaises et à des pouffs, se montent sur satin noir capitonné, avec choux de satin bleu ou de satin jaune, de la nuance du fond de la tapisserie.

Nous vous décrirons dans notre courrier du 1^{er} juin tous les travaux à l'aiguille destinés à la saison de la villégiature et des eaux. Mlle Bracconer-Delaune prépare de charmants petits ouvrages, faciles à emporter avec soi dans les casinos de villes d'eau et sur les plages de bains de mer. — V. de R.

COURRIER DES THÉÂTRES

Nous avons cette quinzaine deux importantes nouveautés, dont la destinée à venir ne nous semble pas égale.

La Comédie Française a donné *Nany*, par MM. Meilhac et de Najac.

Le Gymnase a joué la *Comtesse de Somerive*, de M. Théodore Barrière et de Mme de Prébois.

La première pièce ne tiendra probablement pas longtemps l'affiche, la seconde me paraît avoir inauguré un succès durable et fructueux.

L'une vaut-elle beaucoup moins que l'autre? Je ne le crois pas. Elle a de plus la supériorité du talent des acteurs, et cependant elle est peu goûtée, tandis que tout le monde voudra voir cette autre, les femmes surtout. La raison en est toute simple : c'est qu'on y pleure.

Nous aimons à nous créer des douleurs factices, tout en nous plaignant d'en avoir trop de vraies. Nous avons besoin d'émotions, de larmes, d'attendrissement, de terreurs; besoin factice, s'il en fût un qui soit pour nous comme le superflu, chose si nécessaire du poète; nous ne pouvons nous en passer.

Nany exhibe une exception sur une exception peu sympathique. Une mère qui s'oppose au bonheur de son fils et qui veut absolument lui imposer ses idées. Elle ne nous touche point, d'autant plus qu'elle ne s'impose pas par un de ces esprits, une de ces célébrités, une de ces positions qui expliquent les excentricités et les barbaries qui

les font supporter peut-être, sans les excuser néanmoins.

Une paysanne d'Auvergne, sans éducation, ayant, à force d'économie, élevé son fils pour les arts, voulant absolument qu'il arrive à la gloire en lui défendant l'amour, ne peut être comprise par personne. Son ambition d'être la mère d'un Raphaël ou d'un Michel Ange nous intéresse peu, tandis que le jeune homme qu'elle cherche à dominer nous attache. Il aime, il est aimé d'une fille charmante, il désire en faire sa femme. Madame sa mère se place en sentinelle et lui crie :

— Non! tu ne mettras pas un ménage et des enfants entre le succès et toi, je te le défends. Tu appartiens à l'art, l'art seul te possédera; je l'entends ainsi.

— Ma mère, vous m'imposez donc une éternelle solitude? Vous interdisez à mon cœur tout sentiment, toute affection.

— Pas du tout. Aime toutes les femmes, n'en épouse aucune. L'amour te tiendra dans l'idéal, le mariage te ramènera au positif, qui est la mort de l'art.

— Et la famille, et l'intérieur? Ma mère, vous me condamnez à ne les pas connaître.

— Ne suis-je pas là? As-tu besoin d'une autre société, d'une autre maîtresse de maison? Qui t'aimera davantage, qui t'aimera autant même? Et au lieu de te détourner de tes travaux je t'encouragerai, je te seconderai de tout mon pouvoir je veux que tu sois le premier des grands.

En face de semblables déclarations le spectateur reste froid. Il ne s'intéresse pas à cette mère, dont l'esprit est plein d'une idée; il ne s'intéresse guère plus à ce fils, chez lequel il ne découvre pas l'étoffe d'un artiste hors ligne. Tout cela lui devient indifférent, il finit par oublier l'œuvre pour ne s'occuper que des interprètes. Ici la satisfaction est entière, pour les principaux du moins.

Mme Plessis joue la mère avec un talent très merveilleux. Il est d'autant plus applaudi qu'il sort de ses habitudes. Elle oublie Célémène, Araminte et tout le répertoire; ce n'est plus une grande dame, c'est une fermière et une Auvergnate, qui pis est. Elle est entrée dans le personnage comme si elle n'avait fait autre chose de sa vie. Elle est rude, elle est impérieuse, elle a la morgue de la parvenue; c'est un type. Elle est parfaite. J'espère que cette perfection-là ne la détournera pas des robes à queues et des jeux d'éventail; nous aurions trop à y perdre.

M. Delaunay a tiré tout le parti impossible d'un mauvais rôle. Il ne lui avait pas d'abord été distribué, il lui est revenu par la nécessité, sans lui la pièce eût été moins favorablement acceptée.

Son bien dire fait oublier les situations ternes et donne du relief à celles qui en ont déjà.

M. Coquelin est fort amusant en ami d'enfance du futur Titi. Il est la gaieté du logis, il amène le dénouement et l'union du couple amoureux. La mère elle-même juge son fils et jette au public cette phrase de regret :

— Ce n'est mon fils qui remplacera les illustres peintres d'autrefois.

Il est dommage que le talent des auteurs et celui des artistes ne puissent donner à l'œuvre ce dont elle manque : un sujet ! Nul le l'eût mieux traité et nuls n'en eussent mieux fait valoir le mérite.

Au Gymnase, M. Barrière entre plus profondément dans le cœur humain ; il touche la corde de la passion qui vibre chez tout le monde, il excite la pitié et les larmes, et s'il représente le vice il en montre les terribles effets. C'est un côté moral très saisissant. En profitera-t-on ? Hélas ! j'en doute.

Une jeune femme que son mari délaisse, la comtesse de Somerive, forme en son absence une liaison dont bientôt elle ne pourra plus cacher les suites. Elle s'enfuit, disparaît, laissant derrière elle non-seulement M. de Somerive, mais une petite fille d'un an ou deux. Elle échappe à toutes les recherches ; son enfant, élevé par son père, ne la connaît pas.

Des années s'écoulent. Des combinaisons trop longues à vous raconter mettent les deux sœurs en présence chez une amie, à la campagne, où toutes les deux sont en visite. Elles se lient d'amitié ; cependant un obstacle terrible les sépare, elles aiment le même homme sans le savoir. Mlle de Somerive est aimée, Alix, le fruit de l'adultère, ne l'est pas. Mme Valery — ce nom cache la comtesse aux yeux de tous — vient rejoindre la jeune personne et se trouve en présence de sa fille d'abord, de son mari ensuite. La situation est terrible, elle se complique encore de la découverte du double amour. La mère est heureuse de voir son enfant légitime si bien pourvue. Alix lui demande compte de cette joie et lui avoue que cette union la met au désespoir. Mme de Somerive supplie Alix de se sacrifier.

— J'ai promis à sa mère mourante de me consacrer à son bonheur, c'est un devoir sacré.

— Sa mère n'est pas morte, c'est une infâme qui l'a abandonnée ! s'écrie la jalouse.

— Ah ! ne m'insulte pas devant lui ! murmure la pauvre femme, en lui montrant le comte qui vient d'entrer.

Son secret dès lors dévoilé, Alix, folle de douleur, abîmée de honte, se jette à l'eau ! On la rap-

porte morte sur la scène, et celui qu'elle aimait lit tout haut sa lettre d'adieu, au milieu de ses sanglots et de ceux de la famille entière. La victime offre sa vie en expiation ; elle veut que sa sœur épouse son fiancé, que sa mère soit pardonnée et que le bonheur, impossible par sa présence, soit rendu à tous.

Je vous prie de croire qu'on a pleuré dans les loges, au balcon, aux stalles et partout. Mlle Pierson a eu le succès de la soirée ; elle est une superbe noyée. Ses progrès sont très sensibles, elle véritablement remarquable.

Landrol est très comique en duc un peu risqué. Pujol est voué aux maris trompés ou trompeurs ; cette fois, il supporte très convenablement sa position.

Au total, l'ancien théâtre de Madame va revoir les beaux jours de la *Princesse Georges*. Il en a pour cent représentations au moins.

Comtesse DASH.

PARALLÈLE ENTRE LES EAUX MINÉRALES

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

La *Gazette rose* s'estime très heureuse et très honorée de l'envoi qu'a bien voulu lui faire M. le docteur Constantin James, d'un extrait de la huitième édition qui va paraître du « Guide aux eaux minérales, » relativement aux eaux de France et de l'étranger.

V. DE R.

Il est généralement admis que les établissements thermaux de l'Allemagne sont des modèles du genre et que les nôtres ne méritent même pas l'épreuve de la comparaison. Ce sont là des affirmations beaucoup trop absolues.

Sans doute, si vous voulez parler des édifices destinées aux réunions et aux fêtes (Kursall, Salle de conservation, Casino) et des parcs ou jardins anglais qui les entourent, le rapprochement sera tout entier à notre désavantage, à part toutefois Vichy. Mais on ne va pas aux eaux seulement pour se promener ou se distraire ; on y va aussi un peu, ce me semble, pour se faire traiter. Sous ce rapport, notre installation balnéaire offre une supériorité incontestable, qu'un simple rapprochement avec ce qui passe chez les autres suffira pour mettre en relief.

Ainsi, nos bains sont en général disposés dans des bâtiments spéciaux, où rien n'a été omis de ce qui peut assurer le parfait captage de l'eau, sa distribution aux températures appropriées, et son degré le plus convenable de minéralisation. Il y a

de plus, un personnel choisi est chargé de la surveillance du service et de l'exécution des prescriptions. En Allemagne, au contraire, tout ce qui touche aux bains est habituellement abandonné à l'industrie privée, sans aucun contrôle médical. Voyez Baden-Baden, Hombourg et Wiesbaden, les trois stations qui comptent peut-être le plus de visiteurs. Les bains s'y trouvent répartis dans les hôtels et les maisons particulières, tantôt loin et tantôt près des sources; pas la moindre règle n'a présidé à l'ordonnance des baignoires, et l'eau qui les alimente n'offre aucune garantie ni comme conservation ni comme provenance. Sous ce rapport, les établissements de l'Allemagne sont relativement aux nôtres, dans un état d'infériorité qui ne peut être que très préjudiciable au succès de la cure.

Je sais bien qu'il y a des exceptions. Ainsi, par exemple, les bains sont parfaitement installés à Ems, à Schwalbach et à Kissingen. De même il existe à Wildbad et à Téplitz des piscines, les unes à fond de sable, les autres à fond de bois, où l'on se baigne dans des conditions excellentes. Mais, à part ces quelques stations privilégiés, les bains, de l'autre côté du Rhin, ont une organisation qui est loin de valoir la nôtre.

Et la douche ! Autant dire qu'en Allemagne elle n'existe pas. Je ne saurais en effet donner le nom de douche à la petite irrigation que l'on produit au moyen d'une pompe analogue à celle dont nous nous servons pour l'arrosage des espaliers de nos jardins. La manière de la manœuvrer ne laisse pas non plus que d'être quelque peu burlesque. Sachez d'abord que la porte de chaque cabinet est percée d'un trou rappelant, par ses dimensions et sa forme, celui qu'on ménage au cellier de nos fermes, pour le passage du chat de la maison. C'est à travers ce trou qu'on introduit le tuyau de la pompe. Alors le doucheur, se tenant dans le corridor, fait mouvoir le piston de l'instrument. Mais, comme il ne peut « viser », c'est au malade, renfermé dans le cabinet, à se livrer aux évolutions voulues pour que chaque partie de son corps en reçoive successivement le choc. Voilà sans doute qui est irréprochable au point de vue des bienséances; mais, au point de vue thérapeutique, l'effet en est absolument nul.

Je ne nie pas qu'il y ait là aussi quelques exceptions. Seulement elles sont extrêmement rares, et, par suite, elles ne sauraient infirmer sensiblement ce que j'ai avancé relativement aux douches.

Quel contraste avec notre arsenal, je serais tenté de dire avec notre batterie hydraulique ! La douche, au degré de perfection où nous l'avons portée, est une création toute française dont nous

avons jusqu'à présent conservé le monopole. Tout s'y rencontre : puissance, douceur, variété. S'agit-il de flageller vivement les tissus, l'eau se précipite d'un véritable cratère en cascade écumeuse. Veut-on simplement solliciter l'épiderme, l'eau glisse du plafond en pluie molle et fine. N'y a-t-il qu'une seule partie à atteindre, un jet habilement conduit y localise son action, sans empiéter ailleurs. Enfin a-t-on surtout pour but de modifier l'impressionnabilité nerveuse, on enveloppe le corps tout entier dans une atmosphère d'eau, alternativement chaude et froide, de manière à produire un vif saisissement que suivra bientôt une réaction proportionnelle. Aussi la douche, maniée de la sorte, constitue-t-elle un des agents les plus précieux et les plus puissants de notre thérapeutique thermale.

Mais ce n'est pas tout. Nous avons dans tous nos grands établissements et même dans la plupart de nos établissements secondaires, des salles de pulvérisation, d'inhalation et de humage où l'eau, réduite à l'état de nuage ou de vapeur, se trouve portée à l'intérieur des organes les plus délicats et pénètre jusqu'aux régions les plus intimes. Or ce sont là encore des perfectionnements tout français, dont l'Allemagne ne possède que de simples imitations ou de grossières ébauches.

Les conclusions à déduire de ce qui précède peuvent se résumer ainsi qu'il suit : Nos eaux minérales l'emportent, pour la plupart, sur celles de l'étranger, tant par leur valeur intrinsèque, que par l'artifice de leur emploi. Elles ne leur sont réellement inférieures qu'au point de vue des distractions, ce qui n'a que peu d'importance, celles-ci ne constituant pas l'élément essentiel de la cure.

D^r CONSTANTIN JAMES.

LITTÉRATURE

LA SERVANTE

PAR MADAME CAROLINE GRAVIÈRE.

(Suite.)

Il n'y a guère de choses comparables à l'intensité de cet intérêt, fondé sur la jalousie et l'abnégation.

Les chérubins sculptés par Duquesnoy, les anges peints par Raphaël donnent une idée de la beauté d'Armand.

Chairs fermes, lignes pures, les yeux noirs et profonds de son père, la distinction idéale de sa mère, cet enfant de l'amour aurait pu représenter l'amour même.

La plus belle des fleurs du jardin où il passait sa vie, c'était lui. Sans doute, il était né beau et fort, mais un pareil épanouissement, une pareille floraison était le secret des soins assidus de Lise, qui vivait les yeux fixés sur ce petit être et devenait ce qu'il allait éprouver avant qu'il eût senti la moindre atteinte d'un mal, ou d'un plaisir quelconque. Honneur à Li-ken ! disait le docteur.

— Honneur à Lissen ! répétait Mlle de Meerbeeke, toute glorieuse de se voir un pareil arrière-neveu. Sans doute, elle se connaissait très peu en enfants, mais ce chérubin l'éblouissait et elle était très fière d'en avoir la surveillance.

Mlle de Meerbeeke était une grande femme, maigre, osseuse, fortement charpentée, tenant un peu du cheval, portant lunettes, bonne comme le pain, très sensée, très charitable... tant qu'il ne s'agissait pas d'aristocratie.

Sur ce chapitre, elle était en arrière de trois cents ans, et d'une intolérance qui frisait l'atrocité. C'était sa folie. Elle était d'une indulgence sans bornes envers ses domestiques, d'une bienfaisance sans égale pour les pauvres, d'une politesse sans comparaison envers les bourgeois, qu'elle confondait avec la classe ouvrière ; mais l'observateur démêlait très bien qu'elle leur parlait avec cette bonhomie protectrice dont on use à l'égard des animaux.

De bonne foi, les gens comme Mlle de Meerbeeke croient à l'espèce à part. Elle passait sa vie à l'étude des généalogies. Le point de mire, le pivot, l'axe de sa folie était sa ville natale. Le premier gentilhomme devait être né à Malines. Naît-on gentilhomme ? Question magnifique ! A coup sûr, le premier chevalier croisé en était sorti.

Ce lieu devait être le noyau de l'aristocratie même, la source du noble fleuve dont une douzaine de branches répandues par la province formaient les familles patriciennes. celle des Meerbeeke en tête.

A partir d'un pareil texte, il y avait beau jeu. Il fallait suivre la filiation de ces races subdivisées, démêler ces écheveaux avec lesquels s'en étaient noués tant d'autres, et... horreur ! découvrir par ici par là une plante parasite, Dieu sait de quelle provenance, giroflée bourgeoise ou lierre sentimental qui était venu croître dans les fentes de l'arbre ou l'étreindre de ses rameaux.

Quand la noble demoiselle rencontrait ces choses, le découragement faisait tomber ses lunettes et sa plume, mais bientôt une nomenclature d'illustrations lui rendait son ardeur et sa fierté. Appartenir à l'aristocratie flamande, titrée ou non, c'était beau ; mais appartenir à la noblesse de Malines, c'était sublime !

A force de patience, elle était parvenue à faire des découvertes dans l'art héraldique. En tête, se trouvait naturellement sa famille, et l'arbre généalogique qu'elle avait édifié, arbre élevant jusqu'aux nues ses branches orgueilleuses, sans l'obstacle d'un seul parasite, sans l'impure greffe d'aucun nom bourgeois, aurait fait envie à Louis XIV lui-même, car la veuve Scarron ne s'y trouvait pas.

L'infatuation de la vieille tante n'était pas un accident personnel mais une maladie originaire du pays. Malines a la spécialité de deux nobles sciences : la théologie et l'art héraldique. On sait que cette ville fut le siège du Parlement ou Grand Conseil, qui était le premier tribunal de justice des Pays-Bas, noblesse de robe occupée sans cesse à se créer des liens avec la noblesse du sang ; elle devint en même temps une pépinière d'héraldistes et de généalogistes.

Les conseillers du Parlement et les chanoines occupaient leurs loisirs à dresser les arbres de leurs familles, à faire l'histoire des chevaliers de la Toison d'Or, et à rechercher les descendance et alliances des anciens seigneurs de Malines, les Berthouds, etc.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro).

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite des *Souvenirs de voyage*, de Mme la vicomtesse de Renneville.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

PLANCHE 1169

Première toilette. — En foulard blanc à rayures bleues ; la jupe, assez ample, est entourée d'un volant de 30 cent. de haut coupé en biais et froncé ayant pour tête un plissé ; il est surmonté par un petit volant taillé en biais haut de 8 cent. avec une tête plissée. Corsage à basques plates et pouff bridé par un plissé à tête coupée par une bande plate. Un plissé semblable encadre les basques fendues sur les côtés et les manches plates ouvertes sur le dessus.

Il faut environ 40 m. de foulard pour cette jupe et les volants, 5 m. pour le corsage, les basques et le pouff. Bottines Louis XV en chevreau gris.

Seconde toilette. — Première jupe en soie noire montée à plis couchés, ce qui prend 40 m. d'étoffe. Tunique en faille rouge, nuance nouvelle, ouverte devant, où elle se boutonne jusqu'à moitié, et garnie tout autour de deux rangs de velours de même nuance et d'une goipure en laine couleur assortie. Le corsage à basques et à postillon, ainsi que les manches duchesse, sont encadrés des mêmes ornements.

Il faut 8 m. de faille pour la tunique et le corsage.

Chapeau cavalier en paille noire, bordé et garni par derrière de velours noir, avec une branche de lilas sur le côté. Bottines Louis XV en chevreau noir.

Pour les articles non signés :

VICOMTESSE DE RENNEVILLE

Paris. — Imprimerie KUGELMANN 13, rue du Helder.